

Catherine Kembellec

MA TASSE DE THE

et autres petits repos



A Mots Contés

Catherine Kembellec

Ma tasse de thé et autres petits repos

© Catherine Kembellec, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9774-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Rêves

Ma tasse de thé

Il pleut.

Que ce soit sous mon ombrelle ou sous mon parapluie, chaque jour, je rentre au cottage à la même heure.

En passant le portillon qui sépare le jardinet du chemin, je secoue les rayons du soleil sur les fleurs des herbes qui s'ébattent à mes pieds ou je laisse, comme aujourd'hui, dégouliner la pluie, le long de la soie de mon parapluie.

Ces moments de promenade dans la campagne anglaise me garantissent l'amitié de la nature et le retour à la maison reste toujours précieux et magique...

L'eau chauffe dans la bouilloire sur la plaque de la vieille cuisinière. Il n'y a qu'à dresser la table pour le thé près de la fenêtre. L'eau doit être très chaude. Plus elle sera chaude, plus l'instant sera merveilleux.

Sur l'assiette à gâteaux, le scone, le beurre, la crème, la confiture rayonnante du soleil de l'été accompagnent ce délicieux bonheur.

À peine assise, je verse l'eau bouillante sur le thé. C'est alors qu'apparaît le charme. Je repose la bouilloire. Je contemple longuement ma tasse.

Là, sa main se pose sur la mienne, légère comme un souffle. Je reste immobile. L'enchantement ne doit pas fuir. Les boucles de ses cheveux semblent se perdre dans le nuage de lait que je laisse couler à la surface du liquide fumant dessinant sous mes yeux des arabesques où je surprends tous les désirs de mon imagination... La volute de l'anse de porcelaine n'est plus que boucle blanche...

Le portrait de mon amour ne tarde pas à apparaître dans une esquisse de vapeur suspendue au-dessus de ma tasse.

Son charmant visage m'accompagne ainsi chaque jour, à l'heure du thé... Il me ravit au-delà du temps. Je relève la tête et ne peux m'empêcher de sourire en discernant la gaîté de ses yeux charmeurs. Je n'ose bouger ma main de peur de perdre la douce chaleur de la sienne.

Derrière le carreau de la fenêtre, sur sa longue tige, une belle de jour incline sa

corolle bleue. Elle semble me dire :

« Ton thé va refroidir ». Mais je ne cille pas. Je contemple les yeux aimants qui flottent dans la brume parfumée du thé. Jour après jour, ils me disent son amour.

Finalement, les traits nuageux de mon thé tiédi se brouillent, s'évaporent. Mon visage aimé se dissipe.

Le thé est froid.

La belle de jour avait raison.

Je suis seule avec ma plume.

Je vais refaire un thé très chaud...

Très chaud et vaporeux...

Je pose la tasse sur ma table de travail. Je m'installe confortablement, bien décidée à déguster mon thé parfumé avant qu'il ne refroidisse. Ma tasse dans une main, la plume dans l'autre prête à écrire les premiers mots du texte qui me trotte dans la tête. À ce moment précis, mon regard se perd dans la brume légère qui flotte au-dessus de la porcelaine. Une petite gitane dans un froufrou de jupons transparents danse dans un nuage jaune ambré. Elle me regarde avec franchise, me déclare sans ambages qu'elle a froid lorsqu'elle s'éloigne de la table. D'un geste désinvolte, elle déshabille la rose qui me tient compagnie. Pétale à pétale, se couvre de volants et de dentelles pourpres.

Lorsqu'elle a fini sa création de grands couturiers, elle se pose dans la petite cuillère en argent. Tout en admirant l'effet produit dans le reflet du métal, les mains sur sa taille fine, elle m'accuse de ne l'avoir invitée dans aucune de mes histoires. Je la regarde surprise.

« Je ne savais pas que tu existais.

— Tu n'as pas d'imagination, me dit-elle. Tu es obnubilée par ton bien-aimé. Tu ne vois rien ni personne d'autre. Depuis dix ans que tu écris, je suis là, et tu n'as jamais eu un regard pour moi.

— Comment as-tu fait pour que je te remarque aujourd'hui ?

— Tu ne bois jamais deux tasses de thé. Là, j'ai sauté sur l'occasion pour te surprendre.

— Que veux-tu que j'écrive pour toi ?

— L'écrivain, c'est toi. Je te le répète, tu manques d'imagination. »

Un peu blessée dans mon amour propre d'auteur, je reprends ma plume et mes mots tout faits : « Il était une fois... » Elle lâche avec mépris : « Pftt ! ». Saute dans le liquide fumant ne laissant derrière elle que les pétales de rose flottant à la surface du thé.

Je reste perplexe. Que veut-elle que je lui écrive à cette insolente ?

Quand même, j'aurais bien bu un thé chaud sans pétales de rose ! De quoi est-ce que je me plains ? vous dites-vous. « Elle peut savourer un thé à la rose ! »

Non, je n'en veux pas. Je retourne donc faire couler de l'eau brûlante de ma bouilloire sur quelques feuilles de thé noir.

La belle de jour, derrière le carreau, me sourit avec compassion et complice, semble me dire : « Ça y est, tu te décides ! »

Je savoure mon thé les yeux fermés.

Demain, je reviendrai près de mon bien-aimé. Je ne préparerai pas de seconde tasse de thé. Je ne reverrai pas l'insolente gitane.

Le lendemain, j'ai beau faire couler l'eau fumante sur mon thé noir. La vapeur monte droite comme des points d'exclamation. Je comprends que la gitane a enveloppé mon bien-aimé évaporé.

Aujourd'hui, j'ai bu mon thé très chaud.

La belle de jour est satisfaite.

Ma plume s'est remise au travail.

Le regard des autres

Rencontrant une amie toute chavirée d'émotions, je l'interrogeai sur la cause de son émoi. C'est alors qu'elle commença à me narrer cette étrange histoire.

« Tu sais, que mon mari est critique littéraire ! Figure-toi que nous avons été invités, il y a quelque temps, par une de ses relations ! Un neuropsychiatre, qui vient de publier un travail sur les troubles de la personnalité. Très impressionnant... J'en ai lu quelques extraits seulement, car c'est un ouvrage important. Étienne, mon mari, avait été missionné par la maison d'édition et par son journal, pour rédiger un article plus que favorable pour la diffusion du livre.

Notre spécialiste des maladies neurologiques ou cérébrales avait donc organisé une réception à te couper le souffle. Nous sommes arrivés dans notre petite automobile, en remontant l'allée gravillonnée, qui sinue dans un parc magnifique, jusqu'aux marches de l'escalier. Là, nous attendait un superbe manoir. Nous avons garé la voiture et avec des yeux émerveillés, gravi les degrés de pierre nous menant vers le vaste hall, largement ouvert sur le perron. Manifestement, les invités étaient les bienvenus.

Après nous avoir chaleureusement salués, notre hôte nous poussa vers les extras qui slalomaient entre les convives avec des plateaux chargés de coupes de champagne ainsi que de toastes de toutes sortes, de petits fours et autres mignardises. Puis, rassuré de nous voir les mains garnies de fine nourriture, il nous abandonna pour prendre soin de nouveaux arrivants.

Et c'est de cette façon que sans nous en rendre compte, Étienne et moi, nous sommes trouvés séparés par la cohue grandissante. À vrai dire, j'avais tant à savourer, que cela ne m'a pas perturbée immédiatement. Un petit four par-ci, un canapé par-là. Une gorgée de petites bulles pour rafraîchir. Un réel bonheur gustatif dans un décor de rêve !

J'ai finalement visité – tout en me régalant – la demeure, du moins le rez-de-chaussée. Toutes les pièces de réception étaient ouvertes sur le hall. Cela dégageait un volume imposant. J'ai fait le tour de la bibliothèque, vaste espace dont les rayonnages couvraient les murs, jusqu'au plafond. Toutes les publications, ici réunies, étaient-elles des écrits de psychologie ou des études psychiatriques ? Si tel était le cas, je me dis qu'il y avait de quoi s'inquiéter pour

l'humanité. Étions-nous tous aussi malades que cela, pour que nos pathologies fassent couler autant d'encre ?

Je préfèrai passer dans le bureau attenant. Charmant lieu, moins encombré de livres, peut-être la fabrique. C'était sans doute, ici même, que toute la réflexion de cette sommité de la psychiatrie engendrait ses livres. Ce qui me plaisait le plus, c'étaient les lambris de chêne qui garnissaient les murs, jusqu'à la hauteur de mes épaules. La vaste cheminée, au manteau de bois, était surmontée d'un trumeau où trônait un superbe tableau d'art — dit contemporain — mais, curieusement reposant, bien qu'anachronique dans cet environnement cossu d'un siècle passé.

J'avais d'une pièce à l'autre, m'émerveillant de l'élégance de l'architecture, de la richesse de la décoration, du raffinement de l'ameublement.

Au passage, je savais apercevoir le plateau qui naviguait au-dessus des têtes et saisir une friandise qui accompagnait le champagne que je dégustais avec plaisir. Mon mari avait des relations bien choisies, me dis-je. Il n'appartient pas au commun des mortels, dont je fais partie, de voir lieu aussi luxueux et raffiné, tous les jours. De plus, les convives étaient fort agréables.

Il m'arrivait de croiser quelques vagues connaissances qui toutes les unes après les autres étaient des plus avenantes et prolixes en compliments. L'une me déclara avec un grand sourire : “Vous êtes charmante, aujourd'hui, ma chère !” Puis un cri du cœur résonna derrière moi : “Quelle mine magnifique ! Vous êtes resplendissante !”

— Je t'en passe et des meilleures, ajouta mon amie.

— Ça fait quand même plaisir de s'entendre dire qu'on est belle, même si l'on n'est pas vraiment la plus belle... ni même la plus intelligente, ni même la plus... répondis-je.

— Tu sais, le regard des autres peut être complaisant, mais pas forcément sincère.

Je lâchai : “Ce que tu es négative, alors !”

Elle m'interrompit :

— Bref, attends que je te finisse mon histoire. Ma petite excursion terminée, je me rappelai que mon mari devait être quelque part, au milieu de ce beau monde. Je commençai alors à le chercher, lorsque sortant du grand salon, je l'aperçus refermant une porte derrière lui, à l'autre bout du hall. Il était blanc comme sa

chemise. Le regard perdu. Il allait se trouver mal, j'en étais sûre. Je me hâtai donc de le rejoindre. Trop tard. Le temps de me faufiler dans l'affluence, il avait disparu.

Je continuai néanmoins mon cheminement jusqu'à cette porte que je n'avais pas remarquée auparavant. C'était la seule porte du hall qui n'était pas ouverte. Pouvait-on en passer le seuil ? Serait-ce incorrect ? Mon mari, qui est quelqu'un de délicat, l'avait fait. Je pouvais donc le faire également. Je m'approchai de la fameuse porte, tout en scrutant autour de moi, afin de retrouver Étienne. Que lui était-il arrivé ? Il n'est jamais malade, ne s'était pas plaint de quoi que ce fût, ces derniers temps. Il était même plutôt en forme.

Tout à mes réflexions, j'atteignis enfin le passage convoité. Après un moment d'hésitation curieuse, je me glissai par une étroite ouverture, de façon discrète. J'accédai à une pièce, tout à fait ordinaire pour la demeure dans laquelle je me trouvais. Il s'agissait d'un dressing-room. Aussi spacieux que somptueux. Tout était normal. On s'habitue vite au luxe. Une penderie en bois massif, d'une longueur peu commune, habillait un mur entier. En vis-à-vis se déroulait une coiffeuse de marbre, nappée de dentelle de Valenciennes, sur laquelle se prélassait une broserie en ivoire et en soie. Nonchalamment, je pris un peigne aux larges dents crème. Je me lissai les cheveux en redressant la tête. Ce fut un plaisir. Je reposai l'objet. Comment était-il possible de se coiffer chaque jour avec autre chose qu'un peigne en ivoire ? Quel bien-être ! Pourtant en reposant le peigne sur la dentelle, je ressentis un étrange sentiment que j'aurais été bien incapable de définir.

Qu'importe, je continuai mon exploration en franchissant une ouverture. Cela menait dans une salle d'eau mettant à disposition des invités ou des patients aussi, peut-être, deux vasques de carrare. Je me lavai donc les mains pour le plaisir. Rien que pour le plaisir de les essuyer dans un carré de damassé. Je le laissai ensuite tomber dans une corbeille censée recevoir du linge sale. J'ai également glissé mes doigts dans mes cheveux, comme je le fais chaque fois que je passe dans une salle d'eau. Et à cet instant précis, j'ai ressenti quelque chose de dérangent. Sans plus de formalité, j'ai quand même quitté ce petit vestiaire charmant et troublant. »

Imaginez que je commençais à être curieuse et intriguée par ce que me racontait mon amie. Je l'interrompis donc.

« Mais, c'est quoi ton impression étrange ?